

Découvrir Carole Fréchette

©Rolline Laporte



Née en 1949, Carole Fréchette est québécoise et vit à Montréal. D'abord formée comme comédienne à l'École nationale de théâtre du Canada, elle fait partie du Théâtre des Cuisines jusqu'au tournant des années quatre-vingt ; parallèlement, elle touche à plusieurs facettes de l'activité théâtrale : enseignement, organisation de festivals, critique, etc. Elle se consacre à l'écriture depuis une dizaine d'années. Ses textes, traduits jusqu'à maintenant en quinze langues et joués à travers le monde, ont été salués par de nombreuses récompenses au Canada et à l'étranger. Entre autres, sa pièce *Les Quatre Morts de Marie* reçoit le prix du Gouverneur général en 1995 ainsi que le prix Chalmers, en 1998. En 2002, La SACD lui décerne, à Avignon, le prix de la Francophonie pour souligner son rayonnement dans l'espace francophone ; elle se voit attribuer, la même année à Toronto, le prix Siminovitch, la plus importante récompense en théâtre au Canada. En France, son théâtre a été monté notamment par Catherine Anne (*Les Quatre Morts de Marie*, *Jean et Béatrice*), Romane Bohringer (*Les Sept Jours de Simon Labrosse*), Nabil el Azan (*Le Collier d'Hélène*), Vincent Goethals (*Violette sur la terre*), Carole Anderson (*La Peau d'Élisa*). Carole Fréchette a présidé, de 1994 à 1999, le conseil d'administration du Centre des auteurs dramatiques, un organisme voué au développement étala promotion de la dramaturgie québécoise actuelle. Son théâtre est généralement publié chez Leméac/Actes Sud-Papiers.

1. Pourquoi écrire ?

Il y a quelques années, une revue de théâtre m'a posé cette question. J'y ai répondu par une formule empruntée à l'écrivain américain Joyce Carol Oates : « Pour donner une forme à la vie. » Je me retrouve encore dans cette réponse. Écrire, pour moi, c'est découper des formes bien définies dans le flux anarchique de la vie ; c'est créer des moments d'arrêt dans ce courant qui me traverse et m'emporte ; c'est forger, à travers ces formes travaillées, policées, des morceaux de sens. Pourquoi l'écriture théâtrale ? Ma formation de comédienne m'y a conduite tout naturellement. Si j'écris toujours des pièces de théâtre, c'est que je reste fascinée par cet acte bien particulier qui consiste à jeter les bases d'une rencontre humaine. Certes, en bout de piste, la rencontre n'est pas toujours à la hauteur de mes attentes, mais, d'une façon un peu folle, peut-être dérisoire, le désir de créer une matière qui donnera lieu, ne serait-ce qu'à quelques minutes de réelle communion, dans une salle de théâtre continue de me porter.

2. Le théâtre est-il toujours vivant ?

On dit beaucoup, et depuis longtemps, que le théâtre est moribond. Il est souvent figé, c'est vrai, dans ses multiples dérives : snobisme intellectuel et mépris à une extrémité, mercantilisme et racolage à l'autre. Mais il demeure constamment traversé par des influx de vie. Il appelle en tout cas toujours autant de jeunes gens enflammés, prêts à s'y jeter à corps perdu. N'est-ce pas un signe qu'il offre un lieu propice à l'expression de notre temps ? En théâtre comme ailleurs, il n'est pas facile de garder vibrante la flamme du début, dans les situations de précarité comme dans le relatif confort de l'institution. C'est là l'essentiel de notre travail d'artiste : demeurer vivants. À l'arrivée du cinéma, on a cru que le théâtre serait évincé. Aujourd'hui, c'est le cinéma en salle qui risque de disparaître. Paradoxalement, le côté archaïque du théâtre est son meilleur gage de survie. Tout comme on continue, dans nos forêts d'écrans, à se réunir pour manger ensemble, discuter, rigoler, on continuera, j'en suis sûre, à aller voir des gens monter sur une scène pour jouer le monde, interpréter la vie.

Notice parue dans *La Famille, Dix courtes pièces*,
Collection Les Petites Formes de la Comédie-Française, Editions L'Avant-scène, 2007, pp. 157-159

Une réécriture de La Barbe bleue

→ Que savez-vous du conte de Perrault ?

(Lisez-le à ce moment-là si vous ne le connaissez pas /

http://fr.wikisource.org/wiki/La_Barbe_bleue).

→ Comparez le titre de la pièce avec celui du conte.

→ Quelles variations, par rapport au conte, distinguez-vous dans les deux extraits suivants ?

Extrait 1 (début de la pièce)

GRÂCE. Dans une maison immense, il y a, quelque part, un escalier dérobé.

En haut de cet escalier, il y a un couloir étroit.

Au bout du couloir étroit, il y a une porte close.

Devant la porte close, il y a une jeune femme, Grâce, qui regarde, comme hypnotisée.

JOCELYNE. Dans la tête de Grâce, il y a Jocelyne, sa mère. Tu as tout, Grâce.

GRÂCE. Je sais.

JOCELYNE. La beauté, le charme, la jeunesse, un mari extraordinaire, une maison...

GRÂCE. Je sais, je sais.

JOCELYNE. Une maison de trente-huit pièces.

GRÂCE. Vingt-huit, maman.

JOCELYNE. Dix chambres d'amis, une piscine magnifique, un jardin anglais, un jardin français, des plans d'eau, une terrasse grande comme un court de tennis. Tu te rends pas compte.

GRÂCE. Oui, je me rends compte.

JOCELYNE. Pense à ceux qui ont rien, à ceux qui étouffent dans leur cinq et demie, qui triment toute l'année en attendant leurs deux semaines de vacances, ceux qui passent leur vie à espérer gagner à la loterie. Pense à moi qui...

GRÂCE. Tu veux dire que t'as rien?

JOCELYNE. J'ai pas dit ça. Moi, j'ai mes filles, mes trésors que j'aime tellement. Autant l'une que l'autre.

ANNE. Bullshit. Dans la tête de Grâce, il y a aussi Anne, sa sœur. Bullshit.

JOCELYNE. Autant l'une que l'autre! Anne et Grâce, mes princesses.

ANNE. Des princesses, bullshit!

JOCELYNE. Je pouvais pas vous offrir un royaume, mais je pouvais au moins vous donner un nom de princesse. Je crois à ça, moi, le pouvoir des noms. Tu vas me dire que tu y crois pas?

GRÂCE. J'ai rien dit.

JOCELYNE. Moi, ma mère m'a appelée Jocelyne, et regarde la vie que j'ai.

GRÂCE. Je sais, maman.

JOCELYNE. Je suis pas mécontente, je suis même assez heureuse, mais je fais une vie...

GRÂCE. Une vie de Jocelyne, je sais.

JOCELYNE. Pour mes filles, je voulais plus. Et j'ai eu raison. Je le dirais pas devant ta sœur, mais, pour toi, j'ai eu raison. Regarde la vie que tu fais. Une vie de...

GRÂCE. Une vie de Grâce.

JOCELYNE. Alors, qu'est-ce que t'attends, comme ça? Va te préparer. T'es censée m'appeler ce matin. On va aller dans les magasins. Appelle-moi.

GRÂCE. Oui, oui, j'y vais.

JOCELYNE. Qu'est-ce que tu fais, Grâce?

GRÂCE. Je regarde. J'ai le droit de regarder. Je suis chez moi.

JOCELYNE. Chez toi, absolument. Et c'est extraordinaire. Comment il a dit ça, déjà, le jour de votre mariage? Il a dit: Voici ma maison...

pp. 5-6

Extrait 2 (Grâce est entrée dans la petite pièce, Jenny – la bonne- l'a vue)

JOCELYNE. Elle t'a vue, Grâce.

GRÂCE. Oui, elle m'a vue. Et après?

JOCELYNE. Elle va lui dire.

GRÂCE. Pourquoi elle lui dirait?

JOCELYNE. Parce qu'elle t'aime pas, parce qu'elle est jalouse, parce que c'est la bonne.

Dans la cuisine, Grâce fait couler l'eau.

ANNE. Je suppose qu'il a une bonne.

GRÂCE. Il peut quand même pas entretenir une maison comme celle-là tout seul.

ANNE. Une bonne étrangère et sous-payée, évidemment.

GRÂCE. Mais non.

ANNE. D'où elle vient?

GRÂCE. J'en ai aucune idée. Elle s'appelle Jenny. Elle est chez lui depuis longtemps. C'est une vraie perle, toujours là quand on a besoin d'elle, mais jamais encombrante. Elle adore la maison, elle adore son travail.

ANNE. Qu'est-ce que t'en sais? Elle te l'a dit?

GRÂCE. Non, mais elle a l'air épanouie. Elle se plaint jamais.

ANNE. Qu'est-ce que tu sais d'elle? D'où elle vient, comment elle est venue ici, qu'est-ce qu'elle rêve de faire?

GRÂCE. Qui te dit qu'elle rêve d'autre chose?

ANNE. Tu penses vraiment qu'on peut être heureuse à servir les millionnaires?

GRÂCE. *Personne ne l'a forcée.*

ANNE. *L'injustice l'a forcée, Grâce. La misère du monde d'où elle vient. Si elle pouvait, c'est évident qu'elle retournerait dans son pays.*

GRÂCE. *Comment tu peux dire ça? Tu la connais même pas. Jenny est parfaitement bien chez nous.*

ANNE. *T'es naïve.*

GRÂCE. *T'es tordue.*

JOCELYNE. *Pourquoi tu te laves les mains, Grâce?*

GRÂCE. *C'est rien. Une petite tache.*

JOCELYNE. *Tu trembles.*

GRÂCE. *Mais non.*

JOCELYNE. *Calme-toi. Si tu t'arrêtes maintenant, tout peut s'arranger.*

HENRI. *J'y vais, mon amour. Je reviens samedi vers quatre heures.*

GRÂCE. *Est-ce que je peux te demander...?*

HENRI. *Tout ce que tu voudras.*

GRÂCE. *Qu'est-ce que tu ferais si...*

HENRI. *Si...?*

GRÂCE. *Si je... si j'entrais par mégarde dans la pièce en haut de l'escalier?*

HENRI. *Par mégarde?*

GRÂCE. *Disons que je m'appuie sur la porte et la porte s'ouvre et je tombe de l'autre côté.*

HENRI. *Je prendrais un grand couteau et je te tuerais.*

GRÂCE. *Arrête de faire des blagues. Je te demande pour vrai.*

HENRI. *Tu t'appuieras pas sur la porte et tu tomberas pas par mégarde. Tu vas même pas monter l'escalier. T'as aucun besoin d'aller dans ce coin-là de la maison.*

GRÂCE. *Non, mais...*

HENRI. *Embrasse-moi, il faut que je parte.*

p. 25 sq.

Improvisations :

Définissez un espace de jeu et, sans parler, uniquement avec le corps :

- *Vous entrez dans un endroit inconnu et vous découvrez progressivement un lieu étonnant.*
- *Vous entrez dans un endroit inconnu et vous découvrez progressivement un lieu effrayant.*
- *Vous entrez dans un endroit inconnu et vous découvrez progressivement un lieu délicieux.*
- *Vous entrez dans un endroit inconnu et vous découvrez progressivement un lieu qui génère en vous de la souffrance.*

Scénographie

Réfléchissez à la représentation de l'interdit, du secret, du lieu inaccessible, de la transgression, du passage, de la frontière d'un lieu à un autre.

➔Faites une proposition scénographique en ce sens.

Vous pouvez faire un croquis, un collage, une maquette.